

J'avoue que le tableau était sublime de vérité. Au premier plan, le brasier rouge et fumant ; autour, une trentaine de Zerbinos avec leurs vestes rouges, leurs yeux flamboyans, appuyés sur leurs longs fusils, et la face illuminée du sanglant rayonnement du brasier.

Au milieu d'eux le chef, — le vieillard à barbe blanche, — la chibouque aux lèvres, la main gauche à son yatagan, la droite sur sa poitrine.

A gauche, au second plan, les deux Italiens agenouillés dans la posture de supplians ; à droite, votre serviteur, assis sur un tronc d'arbre et fumant son cigare, — près de lui, le peintre, la palette d'une main, son pinceau de l'autre, son tableau sur les genoux... A nos côtés, les deux Zerbinos tenant, impassibles, leur torche de résine, et ressemblant, avec leur costume pittoresque et terrible, à quelques démons échappés de l'enfer pour venir éclairer une ronde de fau-
tômes.

Puis, dans le fond, un amalgame de roches nues, de sombres sapins, de sommets éloignés, de gorges arides, — tout cela revêtu d'une teinte clair de lune et coupé par des pénombres qui faisaient ressortir le groupe splendidement illuminé par les reflets rouges du foyer.

Les brigands poussèrent un cri d'admiration et s'inclinèrent devant l'artiste.

Le chef des vestes rouges s'avança alors vers nous et dit gravement à Fernand :

— Quand on a les mains aussi habiles que toi, on est digne de posséder tout l'argent de la terre, et l'on peut dormir sans crainte sous la tente du Zerbino.

Il prononça quelques paroles inintelligibles pour nous, et tout aussitôt on nous apporta nos fusils qu'on nous avait enlevés, et le chef, nous tendant une poire à poudre et des balles, ajouta :

— Chargez-les, afin que vous soyez sûrs de la liberté que nous vous rendons.

Puis il nous rendit l'argent et les quelques objets de peu de valeur dont il nous avait dépouillés, et il nous invita à prendre notre part de son repas du soir.

Ce mot de repas éveilla en nous un appétit féroce ; il y avait bien douze ou quinze heures que nous n'avions mangé.

Il nous emmena sous la tente de peaux de bêtes qui lui servait de demeure et nous présenta à deux femmes, belles toutes deux malgré la différence d'âge, — lesquelles, après qu'il leur eut parlé en albanais, s'inclinèrent profondément devant nous et portèrent leur main à leur front et à leur cœur.

Cette présentation achevée, il sortit, nous laissant avec elles, et il revint peu après avec un morceau de chevreuil rôti à la flamme du brasier et qu'il posa sur une pierre blanche et polie.

Alors les deux femmes retirèrent d'un coin de la tente une jatte grossière pleine de lait, des fruits, une cruche de vin de Scutari, et nous firent signe de nous accroupir en rond.

Le milieu de la tente servit de table ; nos couteaux remplacèrent les fourchettes, une galette de maïs et de blé noir mélangés figura le pain, et le chef commença par découper adroitement le quartier de chevreuil. Nous dévorâmes.

Après nous avoir versé force rasades et bu en conséquence, le vieux brigand devint loquace ; — il nous fit mille questions sur la France, sur son nouveau gouvernement, sur ses mœurs et sur Napoléon, c'est de l'empereur que j'entends parler ; le président était alors parfaitement inconnu.

Puis il nous parla de sa vie aventureuse, nous dit qu'il était, par son âge, l'un des chefs de la tribu, et que les deux femmes assises près de nous étaient sa femme et sa fille.

Le morceau de chevreuil, le lait et les fruits disparus, Hassan-Muley, — c'était